

ALFRED SCHÜTZ

*Don Quichotte  
et le problème de la réalité*

Traduit de l'anglais par

THIERRY BLIN



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2014

TITRE ORIGINAL

*Don Quichotte and the Problem of Reality*

Cet essai fut, dans un premier temps, lu devant le “séminaire général” de la Graduate Faculty de la New School for Social Research le 20 mars 1946, et publié pour la première fois dans la revue *Social Research*, vol. 13, n° 4, en décembre 1946. Il a ensuite paru dans les *Collected Papers II. Studies in Social Theory*, éd. et introd. par Arvid Brodersen, La Haye, Martinus Nijhoff Publishers, 1976.

La présente traduction française a paru pour la première fois dans le recueil *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Le Félin, 2007. La traduction a été revue et corrigée pour la présente édition.

© Marie Sourd/AAAAA-Atelier.org, pour l’illustration de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2014.

“DANS quelles circonstances tenons-nous les choses pour réelles?” William James pose cette question dans l’un des chapitres les plus remarquables de ses *Principles of psychology*<sup>1</sup>, et développe sur cette base sa théorie des différents ordres de réalité. Toute affirmation qui demeure sans contredit, affirme-t-il, est *ipso facto* acceptée comme vraie, et est, dès lors, considérée comme étant une réalité absolue. Une chose acceptée comme réelle ne peut s’en voir opposer une autre, à moins qu’elle ne contienne quelque chose d’incompatible avec cette dernière. Si tel est le cas, l’esprit doit alors choisir celle qu’il soutiendra. Toutes les propositions, qu’elles soient attributives ou existentielles, sont acceptées comme vraies, à partir du moment même où elles sont conçues, à moins qu’elles ne s’opposent à d’autres propositions simultanément acceptées comme tout aussi vraies. La distinction entre le réel et l’irréel, la psychologie de la croyance, de l’incrédulité, et du doute, sont toujours, selon William James,

1. New York, Henry Holt and Compagny, 1890, vol. II, pp. 287 sq.

fondées sur deux faits mentaux : premièrement, nous sommes susceptibles de penser au même objet sous différents angles ; et, deuxièmement, lorsque nous avons réalisé cette opération, nous pouvons choisir la façon de penser à laquelle nous adhérons, et celle que nous ne prenons pas en compte. L'origine et la source de toute réalité, que ce soit du point de vue absolu ou pratique, est donc subjective. Elle repose sur nous-même. D'où cette conséquence qu'il existe plusieurs ordres de réalité – probablement un nombre infini –, chacun possédant un style d'existence spécifique et indépendant ; ils sont nommés par James "sous-univers". Parmi eux, on trouve le monde des sens, ou des "choses" physiques éprouvées par le sens commun, bref, la réalité primordiale ; le monde de la science ; le monde des relations idéelles ; des "idoles de la tribu" ; les mondes surnaturels, tels que le paradis et l'enfer chrétiens ; les innombrables mondes de l'opinion individuelle ; et enfin, les mondes de la folie pure et du caprice, également infiniment nombreux. Chaque objet auquel nous avons affaire référera à au moins l'un des mondes figurant sur cette liste, ou sur une liste similaire. Chaque monde, pendant qu'on s'y consacre, a son mode propre de réalité. En d'autres termes, tout objet présent à notre esprit sera alors réel

selon l'ordre de ce monde, et ce tant que cela n'entrera pas en contradiction avec la pertinence supérieure d'un autre monde.

Nous nous sommes jusqu'à présent cantonnés à la problématique de William James. Néanmoins, nous n'avons pas ici à rechercher les moyens par lesquels l'esprit accorde un accent de réalité à l'un de ces sous-univers et le retire aux autres ; il n'est pas davantage question d'étudier la façon dont s'effectuent les transitions d'un domaine de réalité à un autre ; on ne s'intéressera pas plus aux caractéristiques de la conscience qui permettent d'arpenter les différentes provinces ou sous-univers de réalité<sup>1</sup>. Les quelques propositions de William James citées précédemment encadrent notre objet, qui est d'analyser le problème de la réalité à travers le Don Quichotte de Cervantès. La thèse sera la suivante : le roman de Cervantès peut être lu avec les armes analytiques de William James, au sens où les différentes péripéties des aventures de Don

1. Une première tentative d'analyse de ces problèmes a été réalisée dans l'article de Schütz intitulé "On Multiple Realities" publié dans les *Collected Papers I, The problem of Social Reality, Phaenomenologica*, The Hague, 1962, pp. 229-234. [Pour une traduction en langue française de cet article, voir "Sur les réalités multiples", in *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, pp. 103-167. (N.d.T.)]

Quichotte sont des variations soigneusement élaborées d'un thème fondamental : comment expérimentons-nous la réalité ? Problème qui n'est pas sans présenter plusieurs aspects dialectiquement intriqués. Nous aurons ainsi affaire au monde de la folie de Don Quichotte, le monde de la chevalerie, sous-univers de réalité parfaitement incompatible avec la réalité de la vie ordinaire, acceptée comme allant de soi, sans que cela fasse question, par le barbier, le prêtre, la gouvernante et la nièce. Comment se fait-il que Don Quichotte s'acharne à tenir pour réel son sous-univers imaginaire, alors qu'il se heurte sans cesse à cette réalité quotidienne expurgée des châteaux, armées, et autres géants, au profit des auberges, des troupeaux de moutons et des moulins à vent ? Par quel miracle le monde de Don Quichotte n'est-il pas purement solipsiste, au point qu'on y rencontre d'autres esprits, pas simplement en tant qu'objets de son épreuve du monde, mais en tant qu'acteurs, ne fusse que de façon limitée, de la croyance à sa réalité ? Enfin, le sous-univers de folie de Don Quichotte, pas plus que la réalité fondamentale des sens – pour reprendre les termes de William James, dans laquelle les Sancho Pança que nous sommes vivons nos vies quotidiennes, ne se révèlent aussi monolithiques qu'il y paraît. Ils intègrent

tous deux des enclaves d'expérience qui excèdent les sous-univers qu'ils tiennent pour allant de soi, et qui renvoient à d'autres domaines de réalité incompatibles avec chacun d'entre eux. Il y a des bruits nocturnes énigmatiques et effrayants, la mort et le rêve, la vision et la mort, la prophétie et la science. Comment Don Quichotte réussit-il, comment réussissons-nous, Sancho Pança, à entretenir notre croyance dans la réalité d'un sous-univers clos, et ce en dépit de l'irruption massive d'expériences qui débordent ce cadre?

Considérons, tout d'abord, le monde de la chevalerie de Don Quichotte. Il s'agit, incontestablement, d'un sous-univers fermé auquel il confère le caractère de réalité indiscutable. L'ingénieux chevalier réfute, inlassablement, tout doute de la part des étrangers concernant le fait que les héros dont les livres de chevalerie rendent compte aient jamais vécu, et que leurs aventures se soient bien déroulées telles qu'elles y sont décrites. Il a de solides arguments à présenter. L'institution des chevaliers errants, explique-t-il au chanoine de Tolède<sup>1</sup>,

1. Pp. 436-440. Toutes les citations réfèrent à la traduction anglophone réalisée par J. M. Cohen, publiée par Penguin Books, Middlesex, 1950.

est universellement reconnue et authentifiée. L'histoire de Fierabras se passe à l'époque de Charlemagne, les actes du roi Arthur sont enregistrés dans les livres d'histoire et dans les annales anglaises, le cor de Roland peut encore être vu de nos jours dans l'arsenal royal de Madrid. En outre, les livres qui traitent de l'histoire des chevaliers décrivent avec force détails la famille, l'époque, le lieu, l'action de tel ou tel chevalier, et ce jour après jour. En se fondant sur ces comptes rendus, Don Quichotte peut décrire Amadis de Gaule avec tous ses traits, ses caractéristiques, ses actions, au point qu'il pourrait dire qu'il l'a vu de ses propres yeux. Il tient cela pour une "preuve infaillible" de leur existence<sup>1</sup>. Pourrait-on envisager que les livres imprimés avec autorisation royale mentent ? Et comment quelqu'un peut-il douter du fait que les géants existèrent réellement ? On a découvert, en Sicile, des tibias et des omoplates d'une taille telle qu'elle démontre que leurs propriétaires étaient des géants aussi grands que des tours. De même, les Saintes Écritures, qui ne peuvent s'éloigner, ne serait-ce que légèrement, de la vérité, attestent également de l'existence de géants

1. *Ibid.*, p. 478.



tels que Goliath<sup>1</sup>. Or, si nous voulons bien examiner pourquoi, au sein de notre réalité de sens commun, nous croyons aux événements historiques, nous ne pouvons nous référer qu'à des arguments similaires à ceux de Don Quichotte : à des documents, des monuments, des comptes rendus authentifiés par des témoins, et une tradition ininterrompue. De sérieuses controverses peuvent même opposer les spécialistes du monde de Don Quichotte concernant sa querelle avec le fou Cardénio, la question de savoir si maître Elisabad était, ou n'était pas, l'amant de la reine Madasime<sup>2</sup>...

L'errance chevaleresque est avant tout un mode de vie. Elle remplit une mission céleste. Les chevaliers errants sont les "ministres de Dieu sur terre, et les bras par lesquels Sa justice est exécutée ici bas"<sup>3</sup>. En cet âge du fer (*iron age*), leur charge est de parcourir le monde, redressant les torts et réparant les injustices<sup>4</sup>. Mais la chevalerie n'est pas seulement un mode de vie, c'est aussi une science, plus encore, la reine de toutes les sciences,

1. *Ibid.*, p. 479.

2. *Ibid.*, p. 198.

3. *Ibid.*, p. 98.

4. *Ibid.*, p. 158.

intégrant toutes, ou la plupart, des sciences du monde. Celui qui fait profession d'errance chevaleresque doit être un juriste, connaître le droit de la personne et de la propriété; il doit être théologien, de façon à pouvoir donner les raisons des règles chrétiennes qu'il professe; un médecin, et plus spécifiquement un herboriste, apte à préparer un flacon du baume de Fierabras, dont quelques gouttes reconstituent un chevalier coupé en deux, sous réserve que les parties soient accolées avant que le sang ne coagule<sup>1</sup>; un astronome, pour savoir, par l'observation des étoiles, combien d'heures se sont écoulées, et dans quelle partie du monde il se trouve; il doit savoir comment ferrer un cheval, comment réparer une selle, comment nager. Et par-dessus tout, il doit être un gardien de la Vérité, quand bien même sa défense lui coûterait la vie<sup>2</sup>.

Le monde de la chevalerie est régi par son propre système légal et économique. Les chevaliers errants échappent à toute juridiction ordinaire, leur sabre est leur loi, leur courage leur charte, leur volonté définit leur

1. *Ibid.*, p. 80.

2. *Ibid.*, pp. 582 et s.

statut<sup>1</sup>. D'où tenez-vous qu'un chevalier errant puisse être conduit devant un juge, quel que soit le nombre d'homicides qu'il ait pu commettre<sup>2</sup>? Lequel d'entre eux paya jamais les taxes, la douane, ou s'acquitta du droit de péage? Quel tailleur fut jamais payé par un chevalier pour un habit? Quel châtelain qui le reçut dans son château le fit jamais payer pour son hospitalité<sup>3</sup>? Et la plupart d'entre eux ne versaient très certainement pas de salaire à leurs écuyers. Ils les nommaient gouverneurs d'îles, ou dirigeants de l'un ou l'autre des royaumes conquis<sup>4</sup>.

Bref, ce sous-univers est caractérisé par des modifications spécifiques des catégories de pensée usuelles concernant l'espace, le temps et la causalité. Le royaume éthiopien de Micomicon<sup>5</sup>, ou l'Empire de Trapezunt<sup>6</sup>, renvoient à des concepts géographiques bien définis; la seconde région du ciel, où la grêle et la neige naissent, et la troisième région, celle du feu, où les éclairs et la foudre sont

1. *Ibid.*, p. 410.

2. *Ibid.*, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 410.

4. *Ibid.*, p. 511.

5. *Ibid.*, p. 252.

6. *Ibid.*, p. 33.